



SILVIA AVALLONE

Une amitié



LIANA LEVI



Les amitiés de l'adolescence sont les plus fortes. On échange expériences, secrets et vêtements, tout en se projetant dans un futur rempli d'espoirs. Elisa et Beatrice, les deux héroïnes de ce roman, n'y font pas exception. Bien que leurs histoires familiales diffèrent totalement – la première a été élevée par une mère aimante mais fantasque et indifférente aux apparences, la seconde par une mère qui surinvestit le paraître et transforme sa fille en poupée Barbie –, elles ont noué un lien fusionnel. Et cela jusqu'au jour où un changement planétaire, Internet, fait irruption dans leur vie. Elisa continuera à faire partie du « monde d'hier », celui qui valorise les livres et la culture, tandis que Beatrice se lancera tête baissée dans l'aventure du « monde nouveau », celui qui pousse sur le devant de la scène influenceurs et réseaux. Et ces courants contraires les entraîneront vers des destins opposés.

« Les affres de la génération qui a connu les cabines téléphoniques avant Instagram. »

SILVIA AVALLONE est née en 1984 à Biella, où elle a grandi, et vit à Bologne. *D'acier* (2011), son premier roman, la propulse au premier plan de la scène littéraire italienne et internationale. En France, le livre remporte le Prix des lecteurs de *L'Express* et connaît un succès immédiat. Ses trois autres romans confirment son talent.

« Un roman extraordinaire qui affronte des thèmes profonds, complexes : la peur de l'abandon, le drame de la perte ; la terreur de se sentir inutile et l'anxiété de relever les défis de la vie. » *La Repubblica*

« Un roman incisif et profond sur l'amitié, le besoin que l'on a de se raconter, la dichotomie entre les images et les mots. Un livre qui reflète et interprète brillamment l'esprit de notre temps. » *Il Corriere della Sera*

Silvia Avallone

Une amitié

*Traduit de l'italien
par Françoise Brun*



Liana Levi

À mon père

« À quoi sert la vie ?
– Je ne sais pas.
– Je ne sais pas moi non plus. Mais je ne pense pas que le tout soit de gagner. »

Jonathan Franzen, *Les Corrections*

LES JOURNAUX INTIMES

Bologne, 18 décembre 2019, 2 heures du matin

Le noir, c'était ce qui m'effrayait le plus, enfant. Il suffisait de descendre au garage sans appuyer sur l'interrupteur, de laisser entrebâillée la porte de la cave, et il était là, muet et dense. À l'affût.

N'importe quel danger pouvait s'y tapir. Sorcières, bêtes effrayantes, monstres sans visage, ou même, rien : le vide. Je crois que c'est pour cette raison que j'ai dormi avec ma mère jusqu'à un âge insensé, que j'ai honte de dire.

Et aujourd'hui, à trente-trois ans, je regarde le fond obscur de ma chambre, avec la sensation d'entendre crisser mes journaux intimes d'autrefois dans la cachette où je les ai enterrés vifs, après t'avoir perdue. Cinq ans de lycée et une année d'université résumés d'une écriture voletante, au feutre à paillettes, réduits au silence et au repos comme dans un vieux réacteur abandonné.

Depuis que nous ne sommes plus amies, j'ai cessé de noter des traces de ma vie.

Je m'assieds sur le lit. Dans un élan de sagesse, je comprends que le moment est venu de se souvenir, et de me confronter à toi. Sinon, je ne pourrais prendre aucune décision sage te concernant.

Je prends l'escabeau dans le débarras, je monte deux marches et je m'arrête, comme une voleuse. Voleuse de quoi? De mon propre passé?

Arrivée en haut, j'ai le cœur qui cogne. Je tends les bras dans la poussière qui recouvre l'armoire et j'attrape les six cahiers, là-bas dans le noir.

Je les emporte sur ma table de nuit, à la lumière. Les voir là, tout près de moi, c'est un coup de poing à l'estomac. Devant ces couvertures roses, à fleurs, dorées, je sens qu'une chose est claire: pas de paix possible entre nous deux, Beatrice.

Je pose la main sur la couverture lilas de mon agenda 2000-2001, tentée, sans savoir si je vais l'ouvrir. Mais pendant cette lutte contre moi-même, mes doigts échappent à mon contrôle, se glissent d'eux-mêmes entre les pages. Le journal s'ouvre et il en tombe un Polaroid décoloré, un de ceux que mon père avait faits de nous.

Je le ramasse, l'approche de la lumière plus vive de la lampe. Je me reconnais petite, les cheveux coupés courts; mon sweat des Misfits, mon sourire craintif. Et je te reconnais, toi, mon exact contraire. Ta chevelure magnifique, ton rouge à lèvres, tes ongles violets, et tu me serres dans tes bras en riant aux éclats. J'ai du mal à nous regarder.

Je retourne la photo. Derrière il est écrit: *Amies pour la vie*. Une date: *14 juin 2001*.

Je ne sais pas depuis quand ça ne m'était pas arrivé, mais j'éclate en sanglots.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant que tout le monde ne la connaisse
(2000)

1

Le vol des jeans

Si cette histoire devait avoir un début, et il faut bien qu'elle en ait un, je partirais du vol des jeans.

Peu importe si la chronologie n'est pas respectée, puisque cet après-midi-là nous nous connaissions déjà. Mais c'est là que nous sommes nées, le jour de la fuite à scooter.

Avant, je dois préciser quelque chose. Qui me coûte et m'agace, mais il ne serait pas correct de faire comme s'il s'agissait d'une Beatrice parmi tant d'autres. Le lecteur commencerait tranquillement puis, en découvrant qu'il s'agit de toi, ferait un bond sur sa chaise en disant : « Hein, cette Beatrice, c'est *elle*?! » Et il se sentirait floué. Je ne peux malheureusement pas faire l'impasse sur ce que cette toute jeune adolescente est devenue : un personnage public, et du genre encombrant. D'ailleurs je pourrais dire que dans le monde, personne n'est plus encombrant que toi.

La Beatrice dont je parle, en effet, c'est Beatrice Rossetti.

Oui, *elle*.

Mais avant qu'elle ne soit connue sur toute la planète, et qu'on sache à toute heure du jour et de la nuit où elle est et comment elle est habillée, Beatrice était une fille normale, et mon amie.

Ma meilleure amie, en fait, la seule que j'aie eue. Mais comme on ne me croirait pas, je me suis toujours bien gardée de le dire.

Je parle d'il y a pas mal d'années, quand le monde n'était pas submergé de photographies d'elle et que son nom, à seulement le prononcer, ne déclenchait pas des discussions, disputes féroces et débats sans fin. Les pôles magnétiques, les océans, les terres émergées ne vibraient pas dès qu'elle offrait au public un regard papillotant, un tailleur, un dîner romantique avec un beau garçon au sommet du Burj Khalifa. D'ailleurs, pour l'écrasante majorité d'entre nous, Internet n'existait pas.

Je n'ai jamais manqué au vœu de secret que j'ai posé sur notre amitié. Et si je m'en dégage maintenant, c'est pour mieux me comprendre moi-même. Bien évidemment, cet aveu naît et meurt ici, dans cette chambre close et privée que l'écriture a toujours été pour moi.

Je n'irais jamais en parler, ou pire, m'en vanter. Qui me croirait, d'ailleurs? Une simple allusion à des collègues, comme: «La Rossetti, je la connais, on était dans la même classe», et je sais qu'ils ne me lâcheraient plus, avec toutes leurs questions malsaines. Ils penseraient tout de suite que ce n'était pas allé plus loin qu'un «ciao», un échange de regards en passant: allons, jamais une fille comme *elle* et une fille comme *moi* n'auraient pu devenir complices.

Ils essaieraient d'obtenir des détails piquants, ou pire, embarrassants, de ramener sa divinité au niveau du péché, du faux-semblant: «Alors, c'est vrai qu'elle est toute refaite?» «Elle a baisé avec qui pour devenir *aussi célèbre*?»

Mais je ne serais pas la bonne personne pour leur répondre, parce que je n'ai pas connu «*la Rossetti*»: ce que je sais, moi, c'est qui est Beatrice. Les blancs des biographies, les questions éludées des interviews, les vides et les pertes dont il ne reste aucune trace, je les ai conservés. Avec nos bonheurs puérils

et scandaleux, qui n'intéresseraient personne, mais qui me donnent encore aujourd'hui la chair de poule.

Après elle, d'ailleurs, j'ai cherché d'autres amitiés, mais sans m'engager. Je savais intérieurement que cette magie de secrets, de tanières où se cacher et de serments solennels ne pouvait jaillir qu'en première année du lycée, entre moi, Elisa Cerruti, une parfaite inconnue, et Beatrice Rossetti, qu'on ne pourrait imaginer plus célèbre. Qu'est-ce que cela change, pour moi qui l'ai perdue, si tous les autres l'idéalisent, l'encensent, la crucifient, la détestent et, dans tous les cas, croient la connaître ?

Ils ne savent rien de rien.

Parce qu'elle était ma meilleure amie, *la mienne*, en des temps ignorés. Et j'ai passé une nuit blanche à lire mes cinq journaux du lycée et le premier de l'université. Puis j'ai regardé longuement le bureau face à la fenêtre, l'ordinateur qui ne m'a servi jusqu'à présent que pour travailler. Je suis restée debout à le regarder, avec angoisse. Parce que j'étais persuadée depuis l'enfance d'être douée pour écrire, j'avais même cru que je deviendrais écrivain. Mais j'ai manqué mon but. Alors que Beatrice est devenue *un rêve*.

La Bea que personne ne connaît, je la sens pousser pour sortir. J'ai gardé ce vide en moi pendant si longtemps que je me moque complètement de savoir si je suis ou non à la hauteur. Je ne veux rien prouver. Juste raconter. Admettre que pour moi, en 2019, rien n'a encore passé : la déception, la colère, la nostalgie. Et je ne sais pas si ce sera une défaite ou une libération. Je ne le saurai qu'à la fin.

Pour le moment, je voudrais seulement retrouver le début.

Je disais donc, le vol des jeans.

Le 11 novembre 2000 – c'est ce qui est marqué dans le premier cahier – un samedi oppressant, avec la pluie qui

battait contre les vitres de la fenêtre et cet impératif catégorique, pour moi comme pour tous ceux de mon âge, de sortir, m’amuser et me faire plein d’amis, je restais enfermée dans ma chambre à déprimer sans rien faire. Beatrice, à l’époque, aussi absurde que cela paraisse aujourd’hui, ne jouissait pas elle non plus d’une grande popularité. Elle devait même avoir encore moins d’amis que moi puisque vers deux heures et demie de l’après-midi elle alla jusqu’à téléphoner à la maison.

J’étais son dernier recours, en fait. J’habitais dans cette ville depuis un peu plus de quatre mois, et non seulement je ne m’étais pas intégrée, mais je ne voulais rien entendre : tout ce que je voulais, c’était mourir.

En rentrant du lycée, j’avais déjeuné avec mon père en silence, comme d’habitude, puis je m’étais réfugiée dans ma petite chambre, j’avais enfilé dans mes oreilles les écouteurs de mon walkman et recommencé à rédiger une liste d’adjectifs – «solitaire», «fauve», «ancien» – pour le platane au milieu de la cour. Puis, lasse de chercher des mots, j’avais jeté mon journal par terre. J’étais là, assise les jambes croisées sur mon lit, pleine de rancœur contre le monde entier, quand papa frappa. Bien sûr, je ne répondis pas. J’éteignis la musique. Il attendit. Puis frappa de nouveau et de nouveau je ne répondis pas. C’était une sorte de compétition, à qui s’entêterait le plus. Jusqu’au moment où il entrouvrit la porte, se pencha le strict nécessaire pour ne pas me déranger : «Il y a une de tes camarades de classe au téléphone, elle s’appelle Beatrice.»

Mon cœur fit un bond.

«Vite, elle attend», dit-il pour m’encourager puisque je ne bougeais pas.

Il était visiblement content : il croyait sans doute que je commençais à me faire des amies, mais il se trompait. Avant ce coup de téléphone, Beatrice et moi n’étions pas amies. Elle m’en avait donné l’illusion une fois, pour me snober

ensuite. Au lycée, elle faisait semblant de ne pas me voir. Pire que ceux qui se moquaient de moi : l'indifférence totale.

« Tu viens avec moi en ville ? » me demanda-t-elle à peine avais-je posé l'oreille contre le combiné. J'aurais dû dire non et raccrocher. Au lieu de cela, je capitulai.

« Quand ? »

– Dans une demi-heure, une heure ? »

Marcher ensemble sur le corso Italia devant tout le monde, j'aurais tellement aimé. Ne te fie pas à elle, m'avertissais-je en serrant plus fort le combiné. Réfléchis : tu ruinerais son image, il y a un piège, forcément. Et puis : c'est quoi ce culot de m'appeler ? J'étais en colère. Mais j'étais aussi, malgré moi, émue.

« Et on fera quoi en ville ? » Je tâtais le terrain.

« Je ne peux pas t'en parler au téléphone. »

– Pourquoi ?

– Parce que c'est un secret.

– Dis-le-moi, ou c'est non.

– Oui, et comme ça tu peux te défiler... »

Je gardai le silence, je savais attendre. Elle hésita mais finit par ne plus y tenir et me chuchoter : « Je veux voler des jeans. Je sais déjà lesquels. »

J'en avais le souffle coupé.

« Je n'y arriverai pas toute seule, j'ai besoin de quelqu'un pour faire le guet, admit-elle. Mais t'as pas idée : c'est pas n'importe quels jeans... Ils valent quatre cent mille lires ! » Je l'imaginai tenant la main contre sa bouche pour qu'on ne l'entende pas, là-bas, chez elle. « Si tu viens, j'en vole aussi pour toi. Promis. »

De la cuisine où il débarrassait, papa se pencha dans le couloir pour jeter un coup d'œil sur moi, toute raide à côté de la tablette du téléphone. Il aurait donné n'importe quoi pour me voir sortir, prendre mes marques dans cette

ville qui m'était hostile. Alors que je ne voulais que repartir, retrouver ma vie d'avant et ne plus jamais le revoir.

Je le détestais, même s'il ne m'avait rien fait. Et c'était justement ce rien, la question. Les murs nus de la chambre repeints en blanc pour mon arrivée. Le lit vide dans lequel je restais chaque nuit les yeux grands ouverts, cherchant une de leurs mains, un de leurs genoux, en vain. Cet appartement sans leurs bavardages, sans leurs disputes, sans leurs cris pour m'appeler, où ils s'obstinaient à ne pas être.

« D'accord », finis-je par répondre.

Je perçus le sourire de Beatrice : elle me devinait. Aux yeux de tous, voler était bien la dernière chose dont une fille comme moi aurait été jugée capable, mais pas aux siens. J'ai dit qu'elle était à l'époque une fille normale, et c'est vrai, pourtant elle avait un don : elle savait lire. Pas à la surface ni même à l'intérieur, mais dans le cœur. Le cœur des mots, des gestes, des vêtements. Elle savait, elle qui allait faire fortune avec les apparences, que la vérité des êtres, comme des livres, se tient dans ce qui n'est pas dit ; ce qui reste secret.

« Trois heures et demie à la Plage de fer. Tu sais où c'est ?

– Oui. »

Elle raccrocha. Et moi, le fil de téléphone entre les mains, moi qui ne voulais pas, qui ne lui faisais pas confiance et qui étais morte depuis quatre mois, je revins à la vie.

La Plage de fer c'est trop loin, pensai-je en m'habillant à toute vitesse, avant de murmurer à papa un « ciao » sans autre explication et de sortir.

On l'appelait la Plage de fer à cause de la couleur du sable, venu d'une ancienne mine, et elle était assez loin du centre-ville. Je m'y étais retrouvée par hasard en juillet, un des nombreux après-midi passés à circuler au hasard en scooter. Elle m'avait frappée parce qu'il n'y avait jamais personne,

même en plein été. C'était une anse entre des rochers où l'eau devenait vite profonde, avec un air triste d'abandon, de petite plage dédaignée des touristes dont je m'étais aussitôt sentie proche. Mais ce samedi de novembre, tandis que je roulais sous la pluie qui trempait mon pantalon et ma parka, je ne comprenais toujours pas pourquoi Beatrice m'avait donné rendez-vous précisément à cet endroit.

Elle a honte de moi, bien sûr. Ou alors c'est une farce et elle ne viendra pas.

Il n'y avait ni maisons ni magasins dans cette portion de la côte, sans même parler de jeans à quatre cent mille livres. À chaque feu, je m'arrêtais net, me retournais, et la tentation logique me venait de faire demi-tour. Mais je continuais, incapable de résister.

J'étais « l'étrangère ». On m'appelait comme ça au lycée, dans mon dos mais assez fort pour que j'entende. Comme si je venais d'Argentine ou du Kenya, alors que je venais seulement d'une autre région. J'entrais en classe et on me dévisageait, commentait mes chaussures, mon cartable, mes cheveux. Dès que je prononçais un *e* ou un *z* différemment, on ricanait. Beatrice aussi. Elle n'avait jamais pris ma défense, n'était jamais venue me voir à la récréation. Et que voulait-elle de moi, maintenant ? Que je fasse le guet pour elle ?

Quelle conne je suis.

Je zigzaguais dans les virages du promontoire, laissant les bâtiments derrière moi, le cœur aussi lourd que mes pensées. Peu à peu la pluie cessa, des pans de ciel livide apparurent entre de gros nuages noirs. Les rues, les villas, les plages : tout était détrempé. Impossible qu'une fille comme elle veuille devenir mon amie.

Elle se maquillait, semblait toujours sortir de chez le coiffeur. Et moi ? N'en parlons même pas. Quelqu'un aurait

dû m'apprendre à accorder de l'importance à l'apparence extérieure, mais ça n'avait pas été le cas.

Quand j'atteignis le croisement au sortir de la ville, je m'arrêtai au stop et me sentis tellement invisible, même à mes propres yeux, que je me penchai sur le rétroviseur pour me voir. J'aurais pu, peut-être, mettre un peu de blush, du fond de teint, s'il y avait eu de quoi se maquiller dans cette maison, si quelque trace de féminin y était restée, mais rien. Mon visage était pâle, couvert de taches de son. Je pris la route vers l'extrémité venteuse de la falaise et j'en eus la certitude : c'était une blague. Je me retrouverais seule, là-bas, plus seule que je ne l'étais déjà, et je me jetterais du haut des rochers. J'étais une nulle, incapable d'être autrement.

En fait, elle était là.

Assise sur son SR Replica neuf. Elle m'attendait sous le ciel gonflé couleur anthracite, son casque à la main, dans un imperméable foncé qui la recouvrait entièrement, et d'où ne dépassaient que des bottines à talons aiguille si hauts que personne, quel que soit son âge, n'aurait pu rouler en scooter avec, surtout un jour de pluie. La fureur du vent faisait danser ses cheveux, longs jusqu'à la taille, qui n'étaient en 2000 ni bruns ni frisés mais châtain, les pointes éclaircies comme on faisait alors, et lissés au fer. Elle n'avait pas menti, ne m'avait pas joué de tour : c'était bien avec moi qu'elle avait l'intention de sortir.

Je ralentis puis, à quelques centimètres de son SR, serrai les freins de mon Quartz d'occasion barbouillé d'autocollants trop voyants. Mon père n'aurait pas pu trouver pire : un majeur pointé au-dessus du feu arrière, des bull-dogs à crête, le A de Anarchie, souvenirs d'une époque punk, mais qui n'avaient rien à voir avec moi.

Cœur et poumons bloqués, jambes et bras flageolants, j'ôtai mon casque, levai les yeux sur elle, et j'ai encore son

visage gravé en mémoire, près de vingt ans plus tard. Pas celle qu'elle est aujourd'hui, en millions d'affiches publicitaires collées sur les immeubles, en couverture des magazines, partout sur Internet. Mais celle qu'elle était en ce jour perdu de mon adolescence, le seul jour où je l'ai vue dehors sans maquillage. Sur le gravier du parking de la Plage de fer, avec personne alentour, elle et moi face à face.

La peau de son visage était pâle, rougie, et elle avait de l'acné. Le menton et le front, surtout, étaient marqués par des tentatives d'extraction et des constellations de points noirs. Cela ne nuisait pas à sa beauté insolente, mais sans sa couche habituelle de fond de teint, ses traits étaient imparfaits, ronds, tristes même. La bouche fermée sur une légère moue, aux lèvres crevassées par le froid, devenait anonyme sans rouge à lèvres. Mais ses yeux, eux, restaient uniques, d'un vert émeraude qui n'existe pas dans la nature, avec de longs cils qui se passaient très bien de mascara, et son regard muet, scellé dans son mystère ; ces yeux que le monde entier connaît, ou croit connaître.

« Ta bécane est moche, mais tu sais quoi ? J'aime bien les autocollants. » Elle sourit, ses dents blanches bien alignées, des fossettes au milieu de ses joues, comme elle savait le faire pour vous désarmer.

« C'est pas moi qui les ai mis, répondis-je sincère, c'est mon frère. » D'ailleurs c'était pour cette raison que je les avais laissés.

« Je t'ai menti, tout à l'heure, mais juste parce que sinon tu ne serais pas venue. On ne va pas en ville, on va à Marina di S. et ton scooter se repère de loin : tu dois le laisser ici.

– Ici ? » Je regardai autour de moi. C'était une lande désolée de bruyère et de genévriers courbés vers le sol par le mistral. Il n'y avait que la mer, farouche.

« Je ne viens pas, ça fait au moins dix kilomètres.

– Douze, précisa-t-elle.

– On peut pas aller jusque-là avec un cinquante centimètres cubes. Mon père appellera la police si je ne suis pas rentrée avant le dîner. »

C'était faux : si j'étais rentrée à minuit, papa aurait juste pensé que j'étais une fille de quatorze ans comme les autres, et il aurait été content.

«Le mien fait du quatre-vingts, qu'est-ce que tu crois? J'arrive pas de Biella, moi. Si on se bouge, à sept heures on est de retour ici. Ça fait des jours que je prépare mon plan. Pourquoi t'as pas confiance? »

Parce que tu ne peux pas rouler à quatre-vingts sur douze kilomètres avec des talons pareils. Et parce qu'un jour tu as posé ta main sur mon épaule, et puis tu as disparu. Et quand tu es revenue, tu m'as ignorée, tu as ri aux plaisanteries des autres.

Le pire pourtant, c'était que je lui avais déjà pardonné.

«Allez, monte », ordonna-t-elle en avançant vers le bout de la selle pour me faire de la place.

Je descendis de mon Quartz, hésitante : c'était un vieil engin, oui, mais je n'en avais pas d'autre, et papa, qui n'en avait rien à faire de l'apparence extérieure, n'allait sûrement pas m'en racheter un plus beau.

«Quoi? T'as peur qu'on te le vole? s'exclama-t-elle en riant. Qui ça, les mouettes? »

Je grimpai derrière elle. Beatrice partit comme une fusée sur son SR, trafiqué en effet, elle n'avait pas menti. Elle descendit par le sentier plein d'ornières, longea l'observatoire astronomique et le phare, slaloma dans le maquis à l'odeur de sel, de terreau humide, d'animaux sauvages cachés dans les chênes verts.

Je m'agrippais à elle, surmontant ma gêne, le buste plaqué contre son dos. Beatrice ne protesta pas, elle savait que j'avais

peur. Une telle vitesse m'était inconnue. Les roues glissaient sur l'asphalte détrempé, et elle accélérail. C'était comme si nous étions sans cesse au bord de tomber.

Nous prîmes la route départementale : une ligne droite à deux voies bourrées de camions, de voitures, sans aucun scooter. Nous foncions à soixante-dix à l'heure en dépassant tout le monde, comme le train régional aux fenêtres éclairées, là-bas dans le Nord, où était restée ma vie.

À l'ouest, par-delà la pinède, le soleil perçait les nuages et tombait incandescent sur la mer. À l'est, les collines éventrées par les carrières étaient déjà sombres. Nous filions, à cheval sur la ligne continue séparant les deux voies, avec les automobilistes qui nous faisaient des appels de phare et klaxonnaient pour nous avertir que ce n'était pas bien de rouler aussi vite, qu'il était interdit de monter à deux sur un cinquante centimètres cubes. Je fermis les yeux, me reprochais d'être sortie de chez moi, de l'avoir écoutée. Alors Beatrice ôta la main gauche du guidon.

De cette main enveloppée d'un gant de laine, elle prit ma main nue. Elle la serra.

Nous ne savions quasiment rien l'une de l'autre, je ne connaissais pas ses souffrances et elle ne connaissait pas les miennes, mais nous en avions sans doute perçu quelque chose car ses doigts se glissèrent entre les miens, les caressèrent, et je caressai les siens. Ce fut peut-être pour cette raison, ou à cause du froid, que mes yeux commencèrent à pleurer en cachette.

La boutique s'appelait Scarlet Rose. Je suis sûre qu'elle est fermée aujourd'hui depuis des années, mais cet hiver-là, à Marina di S., elle était bel et bien ouverte, avec ses six vitrines étincelantes sur le cours principal et ses décorations de Noël avant tout le monde. On aurait dit un vaisseau spatial, tant elle émettait de lumière.

Beatrice et moi restâmes quelque temps devant, à nous geler. À regarder les touristes venus de Florence, et même de Rome, secouer leur parapluie, et entrer, des millions de lires sur eux.

Autour de nous, Marina di S. était prise d'assaut comme pendant les week-ends ou à la haute saison. L'affluence était telle qu'on ne passait pas. De partout surgissaient des charrettes de pop-corn, des vendeurs de ballons, des joueurs d'accordéon dans le chapeau desquels les gens, essoufflés et chargés de paquets, jetaient une pièce.

J'ai toujours trouvé tristes les stations balnéaires touristiques, sans autre justification que la proximité de la mer. Marina di S. était exactement cela : un assemblage de maisons autour d'une rangée de boutiques, avec un petit port modeste comme un supermarché, des lieux qui n'ont pas d'histoire ; un endroit anonyme qui, à certaines périodes, se donne des airs et sent le beignet, le nougat, la pizza à la découpe. Pourtant, cet après-midi-là, cet endroit me parut magnifique.

Beatrice me tenait, me collait à elle. Peut-être avait-elle peur que je ne change d'avis au dernier moment, mais comment aurais-je pu ? Je sentais une telle ivresse d'être là, au milieu de cette avenue, un samedi : c'était la première fois ; avec une fille de mon âge, bras dessus bras dessous, et complices. Je savais que c'était seulement parce qu'ici personne ne nous connaissait, et que Beatrice était exceptionnellement sans maquillage, cachée sous une grande houppelande noire et non pas enveloppée d'une nuée de paillettes, car c'était l'objectif : rester incognito, invisibles et vite oubliées. Sa capuche rabattue sur la tête, son imperméable fermé, elle faisait appel à tout son courage. Merveilleux, quand j'y repense : nous sommes les seules à savoir ce que fut cet instant.

Quand elle se fut décidée, elle m'entraîna devant la troisième vitrine : au milieu scintillaient, baignés de lumière, ce

qui était, je l'avais compris, les fameux jeans. Tout incrustés de Swarovski, fuselés et ajustés comme la queue d'une sirène. Le reste du mannequin était nu, évidemment: qu'ajouter à des jeans pareils?

«Ma mère ne veut pas me les acheter, m'expliqua-t-elle en les regardant fixement, même pas pour Noël, même si c'est la seule chose dont j'aie envie. Elle est trop conne.» Elle se tourna vers moi: «T'imagines pas à quel point elle peut être conne ma mère, personne n'a idée.»

Je restai silencieuse, ce sujet était devenu tabou pour moi. Je compris que ce devait être pareil pour elle car elle n'ajouta rien. Mais après quelques instants de réflexion, elle me regarda droit dans les yeux, avec une détermination que je n'ai jamais oubliée.

«Un jour, me jura-t-elle, j'entrerai ici et j'achèterai tout le magasin. Avec mon argent, celui que j'aurai gagné moi, toute seule. Je prendrai tout, je saccagerai tout, je viderai la boutique. Je le jure devant toi. Je n'ai jamais volé, je ne volerai plus jamais. Mais aujourd'hui je dois le faire, pour marquer le coup, tu comprends?

– Oui », lui dis-je. J'avais compris que le vol de ces jeans était une question de vie ou de mort, et je me promis de l'aider, quitte à être arrêtée, fichée et traduite en justice. Pour une fois, mon père viendrait me récupérer, moi et pas mon frère. Je pourrais lui crier: «T'as vu où j'en suis arrivée? À quel point je vais mal, à quel point je suis malheureuse ici? S'il te plaît, ramène-moi à Biella.»

Beatrice ôta son imperméable, le plia dans son sac, réarrangea ses cheveux. Et comme par prodige, elle changea complètement d'apparence.

Nous entrâmes. Les vendeuses étaient toutes affairées, ce qui n'empêcha pas l'une d'elles de nous remarquer, glisser sur Beatrice, et poser un regard étonné, puis contrarié,

sur moi. Je serais incapable de dire, dans ce moment si chargé d'adrénaline, comment j'étais fagotée. Ce n'était pas seulement ce jour-là, j'attrapais toujours n'importe quoi dans l'armoire, sans autre but que me couvrir et me faire disparaître. Sauf que dans ce genre de boutique, l'effet était inverse. Beatrice me regarda et se rendit compte un peu tard que j'étais, comme mon Quartz, une anomalie.

Mais nous étions entrées dans la danse. Et personne au monde, personne, ne sait danser comme Beatrice. Elle posa ses lèvres contre mon oreille et chuchota : « Fais semblant d'être sourde et muette. »

Je dois dire d'abord comment Beatrice était habillée. Pas seulement parce que tout son avenir, sa célébrité et sa richesse lui viendront de cette habileté de magicienne à se servir des vêtements pour masquer ses traces. Mais parce que cette histoire de vol, la possibilité même de le réaliser, reposa tout entière sur ce travestissement.

Elle portait un manteau de sa mère, couleur crème, court et serré à la taille par une somptueuse ceinture incrustée d'ivoire, qui lui conférait un tel air de dame qu'on aurait pu lui donner au moins cinq ans de plus.

Et puis les bottines dont j'ai parlé, en cuir noir, brillant et souple.

Enfin, pour couronner le tout, une longue jupe en velours qui lui tombait presque jusqu'aux pieds, noire elle aussi, pleine de volants et de bandeaux d'organdi, je ne sais plus de quel styliste mais la vendeuse qui nous avait repérées le savait, et elle tomba dans le piège. Elle s'approcha de Beatrice dès qu'elle eut terminé avec l'autre cliente, pour lui dire que cette jupe était une pièce magnifique et que si elle cherchait quelque chose qui puisse s'y assortir, elle était au bon endroit. Beatrice s'empressa d'ajouter qu'elle l'avait

achetée à Florence, où elle habitait, avec moi : sa petite, sa pauvre petite sœur.

La vérité est que ce jour-là nous avions toutes deux quatorze ans, sauf qu'elle semblait en avoir vingt et moi dix. D'emblée il fut établi que c'était elle la protagoniste, une loi qui décida de tout notre avenir. Même de cette étape ultime qui me voit ici, cachée pour écrire, tandis qu'elle est là, au centre du monde, au centre des conversations.

La vendeuse nous guida entre les présentoirs. Beatrice commença par dire qu'il lui fallait peut-être un chemisier. Ôtant son manteau, son sac, elle me les donna. Elle tendit la main sur la table où étaient exposés des chemisiers, des corsages et de petits hauts. Ses yeux, je m'en rendis compte, étaient devenus verts et rapaces, comme ensorcelés.

« Je vais tous les essayer », conclut-elle, et elle se dirigea vers une cabine.

Je la suivis en restant devant le rideau, obéissante. J'apercevais son corps qui se déshabillait : un bras, une épaule. Une main tendue vers l'extérieur : « Celui-là non, il ne me plaît pas ! s'écriait-elle. L'autre maintenant ! » Avide, impérieuse. Puis elle sortait. Allait droit vers le miroir. S'admirait. « Non, ça ne me va pas. » Furieuse.

Elle se fit apporter d'autres chemisiers, chandails, cardigans, pull-overs. « Ah ! fit-elle ensuite derrière le rideau. Auriez-vous des jeans un peu originaux à me montrer ? »

La vendeuse en avait la tête tournée. Beatrice avait accumulé une montagne de vêtements dans la cabine et à l'extérieur. Elle ne cessait de parler de son père, un journaliste connu, de son oncle qui était à Paris dans la haute couture, et quant à moi, disons que j'avais cette maladie rare qui faisait que je ne grandissais pas, ne parlais pas, et notre mère en avait même frôlé la dépression. Elle brodait, rajoutait des fioritures, excellente pour raconter des

histoires. Enfin, on lui apporta, de la vitrine, les fameux jeans.

« C'est le dernier 38 qui nous reste. »

Beatrice se tut, posa les yeux sur les bras de la vendeuse où étaient déployés les jeans, telle une créature vivante. Son regard s'était obscurci, comme le fond nocturne d'un bois.

« Non, trop voyants, décréta-t-elle.

– Croyez-moi, ils vous iront à merveille. Vous pourrez les porter au Jour de l'An, même avec un simple chandail ils feront leur effet. »

Je fus très frappée que cette dame la vouvoie, qu'elle la traite en égale. À moi ce n'était jamais arrivé, dans aucun magasin.

Un temps s'écoula.

« Si vous insistez... », dit Beatrice, comme si elle se forçait.

Elle s'en empara et tira le rideau. La vendeuse à peine éloignée, elle passa une moitié de visage et me fit signe d'entrer.

Elle était presque nue. En soutien-gorge et en string. J'éprouvai un sentiment fort, confus, à la fois malaise et attirance. Mais elle n'en eut pas conscience. Elle me tendit l'étiquette du prix : quatre cent trente-deux mille lires.

« Tu as vu ça ? fit-elle, les yeux brillants d'excitation. Tu te rends compte ? »

J'étais muette, sortie du jeu. Pas à cause du prix, mais parce que le corps de Beatrice ainsi dénudé était un spectacle cru, et puissant. Comme la Niké de Samothrace, la Daphné du Bernin, et aussi comme de la lave, de la terre, quelque chose de sale. Je n'avais jamais pensé que la beauté puisse faire mal.

Elle enfila les jeans en baissant les yeux, et attendit. Comme mon père attendait avant de retourner les Polaroids : il les laissait se créer, éclore des formes du néant et dévoiler leur vérité, ou leur mensonge. Elle réussit à tenir vingt secondes

les yeux fermés devant le miroir. Puis elle les ouvrit. Et je le lus sur son visage : le plaisir.

Sous l'éclairage a giorno du spot blanc, dans le secret de la cabine, l'image qui venait de naître, en jeans et soutien-gorge, était un aimant.

Je ne pouvais en détacher mes yeux, comme hypnotisée.

Une fille comme elle ne pouvait pas se heurter à des refus. Être abandonnée, ou ignorée. Elle ne pouvait qu'être aimée et enviée de tout l'univers.

Comme devinant mes pensées, Beatrice dit : « Je les agace tous, tu as vu ? En face, ils me font bonne figure, mais en fait ils me détestent, ils ne m'inviteront jamais à sortir avec eux. Si j'arrivais un matin en classe habillée comme ça, ils se mettraient tous à montrer les dents. Même ma mère aurait du mal à l'avaler, parce que moi je suis jeune et elle non, et je suis plus belle qu'elle. Tu comprends pourquoi c'est si important ? »

Je ne comprenais pas, mais je voulais être son amie.

Elle me prit les mains, comme à une jeune épouse.

« T'es prête ? »

– Je suis prête. »

Elle me sourit, me regarda dans les yeux.

« Alors maintenant fais semblant d'avoir un malaise. »

Gardant les jeans, elle enfila rapidement sa jupe par-dessus, remit ses autres vêtements puis se mit à crier : « Elisa, mon Dieu ! »

Que savait-elle de mon passé ? Rien. Pourtant elle venait de me demander de faire ce que je connaissais le mieux : ne plus sentir l'air dans mes poumons, le sol sous mes pieds ; mon cœur battre la chamade comme s'il allait s'arrêter. On appelle cela des crises d'angoisse, mais pour moi c'étaient des crises de solitude ; elles avaient commencé un certain matin de mon enfance, que je pourrais raconter si ce souvenir n'était pas un supplice.

Je sortis de la cabine en suffoquant. Beatrice criait, semant la panique dans toute la boutique. Je tremblais. On m'entoura. Quelqu'un accourut avec un verre d'eau.

« De l'air ! De l'air ! » supplia Beatrice en m'entraînant vers la sortie. Elle pleurait. Une voix proposa d'appeler une ambulance et elle répondit, désespérée : « Oui, tout de suite ! Maman, papa ! », invoquant nos parents imaginaires. J'étais bleue à force de ne pas respirer. Discrètement elle enleva ses chaussures, les glissa dans son sac et ouvrit la porte en grand. Après, je sais seulement que nous nous sommes mises à courir.

À courir de toutes nos forces, à perdre haleine dans l'avenue où une foule se pressait, à bousculer les gens pour passer, puis à dévaler des ruelles sombres, derrière des voitures en double file, en rasant les murs. Au bord de l'infarctus, nous arrivâmes à son scooter garé au début de l'Aurelia.

Beatrice mit son casque, me tendit le mien, replia la béquille et éclata de rire.

« T'as été grandiose, Eli, grandiose ! »

Elle m'avait appelée *Eli*. Comme si nous étions filles de la même histoire, tellement intimes : des siamoises. J'étais fière de moi, de nous. Même quand j'étais sortie de l'école primaire avec « Excellent » partout, puis du collège avec « Excellent et tableau d'honneur », je ne m'étais jamais sentie aussi bien.

Nous fonçâmes dans la nuit éclairée par les phares des voitures, dans ce samedi soir qui était, comme dans les films, le lieu exact de la vie. Un arrêt rapide pour prendre de l'essence, et de nouveau à soixante-dix à l'heure, ou plus, quand c'était possible. Nous arrivâmes à la Plage de fer qu'éclairaient seulement la côte et la mer. Le ciel était si pur qu'on pouvait y distinguer les constellations du Taureau et des Gémeaux.

Je descendis de son scooter, remontai sur le mien.

« Désolée de ne pas avoir pu voler une deuxième paire pour toi, dit-elle en éteignant le moteur. Je te prêterai les miens. »

Elle souleva sa jupe pour me les montrer. À la lumière froide de la nuit, les Swarovski prirent feu.

« *Bea*, lui dis-je, l'appelant ainsi pour la première fois. Je ne peux pas porter ça.

– Pourquoi ?

– Tu m'as regardée ? » Je souriais, comme pour m'excuser.

« Tu dis n'importe quoi, me répondit-elle, sérieuse. Lundi après le déjeuner tu viens chez moi, 17 via dei Lecci, et je te montrerai quelque chose que personne n'a jamais vu.

– Je ne sais pas si je peux...

– Tu peux. »

Il était tard. Nous nous lançâmes dans la descente sans rien ajouter, elle devant, moi derrière. Comme il en serait pendant longtemps : devant et derrière le miroir, l'appareil photo, l'ordinateur, elle dans la lumière et moi dans l'ombre, elle qui parle et moi qui l'écoute, elle qui prend forme et moi qui la regarde.

Mais ce soir-là nous faisons simplement la course, en jouant à nous dépasser. Elle sur son SR flamboyant, moi sur ma vieille bécane. À tressauter en passant dans les ornières, éviter les racines des pins qui soulevaient la chaussée, pousser des cris et des hurlements. Nous étions folles.

Il était neuf heures passées quand nous fûmes de retour en ville. Au rond-point de via degli Orti, elle tourna à droite et moi à gauche. Nous nous saluâmes d'un coup de klaxon, le fil de cette promesse qui nous tenait encore liées : à lundi, après la classe.

Puis le rêve prit fin. Je sentis de nouveau le cafard au ventre en me garant devant chez moi. La lampe de la cuisine allumée à l'entresol, où seul mon père m'attendait.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du Centre national du livre

Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère italien des Affaires
étrangères et de la Coopération internationale /
Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo del Ministero degli
Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.

Titre original: *Un'amicizia*

© 2020 Mondadori Libri S.p.A.

« This edition is published by arrangement with Rizzoli in conjunction with
its duly appointed agents MalaTesta Lit. Ag., Milan, Italy, and Books And
More Agency #BAM, Paris, France. All rights reserved. »

© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Shelley Richmond/Arcangel Images

Cette édition électronique du livre *Une amitié* de Silvia Avallone
a été réalisée en décembre 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0490-7)

ISBN ePDF : 979-10-349-0492-1